

Comptes rendus/Book Reviews

Jean Ethier-Blais, *FRAGMENTS D'UNE ENFANCE*

Montréal: Leméac, 1989, 179 pages

La littérature intimiste nous renseigne souvent peu sur l'auteur qui traite le genre comme une autre fiction («Il me semble, écrivant ceci, que j'écris à côté du réel» p. 21.), celle-ci d'autant plus mensongère qu'elle porte directement sur la personne qui louvoie, qui s'invente des masques, qui entrouvre puis referme des portes, qui tire les rideaux et baisse les stores, monte le thermostat, parade et disparaît comme une divinité qui laisse derrière elle plus de mystères et de regrets que de révélations.

Fragments d'une enfance réunit quelques éclats de ce que fut Jean Ethier-Blais, mais jamais assez pour reconstituer le miroir de l'auteur au complet qui se cache derrière l'écran d'étain: «Il y a des choses qu'on fait et dont on ne parle pas» (p. 43). Comment lui reprocher pareille pudeur, qualité si rare de nos jours, alors que le titre annonce parfaitement le programme qu'il s'impose? Et, comme il s'agit de fragments, nul besoin de les présenter dans un ordre rigoureux, ce qui donne parfois des contresens délicieux alors que l'auteur juxtapose deux morceaux du puzzle dans un ordre contraire à la logique, mais qui invite le lecteur à un travail de reconstitution semblable à celui de l'écrivain qui ressuscite son enfance comme s'il se redressait imparfaitement sur son lit de mort, toutes les mémoires étant d'outre-tombe: «Au moment de mourir, le prêtre [Car Raymond était pratiquant, même [dévôt.] lui rappela qu'il s'apprêtait à faire le grand voyage. "Je ne suis pas pressé" — répondit-il. Je l'ai revu, plus tard, à Ottawa...» (p. 107).

Le passé est ici à l'honneur, et le plus souvent à l'honneur de celui qui le raconte, qui passe l'éponge sur ses frasques et sur ses fredaines pour dorer et polir ce qui fait de lui un objet d'admiration. Cela risque de tomber sur les nerfs de certains, les lauréats du concours de français, par exemple, qui ont suivi Jean Ethier-Blais qui ne leur cède pas sa couronne de laurier: «Il ne resta, dans l'imagination populaire franco-ontarienne (ou ontarioise) qu'un seul concours de français: le mien» (p. 175).

Le dessert, Jean Ethier-Blais, qui s'y connaît en gastronomie (Lire le passage savoureux sur les viandes bouillies et les arômes de cuisine.) le garde pour la fin alors que le petit garçon de Sturgeon Falls, comme Peau d'Ane et Ceillon, paraît dans toute sa splendeur, revêtu de ses plus beaux atours pour confondre ses adversaires, surtout celui d'Ottawa plus fier et plus sûr de lui que les autres, et recevoir le prix et les applaudissements qui lui reviennent, devant les yeux attendris de sa mère: «Je revois cette salle pleine à craquer, le comte de Dampierre, maman. [...] Le premier! J'entends mon nom. J'hésite. On me pousse. Je m'avance. Le président me serre les mains. Le comte m'embrasse. On applaudit. Il y a des voix, le murmure de la foule, la surprise, le bruit des chaises. Je regarde la salle. En face de moi, à ma droite, maman est debout. Je vais vers elle. Nous étouffons tous deux de joie et de pudeur. C'est à ce moment précis que me je suis dépouillé de ce qui, en moi, était de l'enfant» (p. 179). Véritable fin de conte de fées, la seule digne d'un livre de souvenirs même fragmentaires portant sur une enfance nourrie des contes de Perrault et des fables de La Fontaine avant de se perdre dans Walter Scott et de se retrouver dans Alexandre Dumas, père.

J'applaudis, à mon tour, le lauréat, mais surtout l'écrivain qu'il est devenu, le beau charmeur qui joue de sa flûte enchantée comme il aurait aimé jouer du violoncelle, c'est-à-dire, comme d'un instrument qui n'est qu'un prolongement de sa volonté et de son être. C'est donc le style qui révèle l'homme, encore plus que ses souvenirs. Qu'on en juge sur ce seul passage: «Ce fut un mariage d'amour. Je laisse deviner la suite» (p. 145). Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire? Rien, bien sûr, puisque n'importe quoi. Mais aussi quelle malice dans cet arrêt sibyllin, source et refuge du sourire de l'auteur, non pas celui d'un sage puisque, de son propre aveu, il ne s'intéresse plus aux idées («Les idées, sauf théologiques, m'embêtent de plus en plus» p. 103.), mais le sourire du chat d'Alice, insaisissable dans ses fragments comme dans son tout.

Pierre Karch
(Université York)